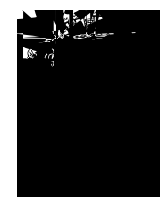






LES CHAMPS DES POSSIBLES

MARTINE ACQUAVIVA
JOËL AUXEFANS
ÉMILIE BENOIST
OLIVIER BERNACCHI
BENJAMIN BLAQUART
CAMADE
CIRRUS
CATHERINE GILLET
GOODSTEIN
OLIVIER GOULET
AMÉLIE LAINÉ
CLAIRE-LISE THIRIET
THOMAS MAILAENDER
SYLVIE MAZEREAU
LAURENCE MONTCEAU
JOSÉPHA PAUL
LOUISA RADDATZ
BENOÏT VIET
ESTELLE VINCENT



MARTINE ACQUAVIVA
 JOËL AUXENFANS ÉMILIE BENOIST
 BENJAMIN BLAQUART
 OLIVIER BERNACCHI JOSÉPHA PAUL
 CIRRUS CAMADE
 GOODSTEIN CATHERINE GILLET
 OLIVIER GOULET
 AMÉLIE LAINÉ LOUISA RADDATZ
 THOMAS MAILAENDER
 SYLVIE MAZEREAU LAURENCE MONTCEAU
 CLAIRE-LISE THIRIET BENOÎT VIET
 ESTELLE VINCENT

SOMMAIRE p 7
 AVANT-PROPOS : PAUL ARDENNE..... p 8
 CONTEXTE..... p 10
 TEXTE D'INTRODUCTION : LUCILE HITIER..... p 17
 MARTINE ACQUAVIVA p 20
 JOËL AUXENFANS p 22
 ÉMILIE BENOIST p 24
 OLIVIER BERNACCHI..... p 26
 BENJAMIN BLAQUART..... p 28
 CAMADE ET GOODSTEIN p 30
 CIRRUS p 32
 CATHERINE GILLET p 34
 OLIVIER GOULET p 36
 AMÉLIE LAINÉ p 38
 THOMAS MAILAENDER..... p 40
 SYLVIE MAZEREAU p 42
 LAURENCE MONTCEAU..... p 44
 JOSÉPHA PAUL p 46
 LOUISA RADDATZ p 48
 CLAIRE-LISE THIRIET p 50
 BENOÎT VIET p 52
 ESTELLE VINCENT..... p 54
 REMERCIEMENTS p 56
 CRÉDITS p 58

AVANT-PROPOS



Paul Ardenne

Ecrivain et historien de l'art, il est notamment l'auteur de l'ouvrage de référence *Un Art écologique. Création plasticienne et anthropocène*, *Le Bord de l'eau*, 2018, rééd. augmentée, 2019.

Rendre l'univers artistique plus écologique

La mondialisation, depuis les années 1990, a universalisé l'intérêt pour l'art contemporain. Expositions grands formats, lointaines résidences d'artistes et autres biennales se sont mis à essaimer *urbi et orbi*, pour le plus grand bonheur des amateurs. Avec cette conséquence malheureuse, cependant : l'accroissement exponentiel des mauvais bilans carbone. Car une exposition, ce ne sont pas que des œuvres d'art présentées en un point «P». Ce sont aussi des transports, des déplacements (ceux des artistes y compris) ainsi qu'un matériel connexe, du plan de visite au catalogue et au dossier de presse sans oublier la production elle-même - toute une économie hautement énergivore et polluante. Au vu de l'actuel accroissement de la menace environnementale, les responsables du secteur se sont évidemment demandé comment agir de façon vertueuse, «green». Réduire le dynamisme culturel, limiter les propositions ? Ce serait dommage et qui plus est, la croissance du «Soft Power», dont la culture est un des bras de levier, semble l'interdire. D'autres voies existent, à commencer par le réaménagement des espaces d'exposition existants, dans le sens de la Haute Qualité Environnementale ou de ses équivalents normatifs. Recours au réemploi (des cimaises, des peintures, de la scénographie), au recyclage (le papier des catalogues, le bois des socles), mise à profit de l'architecture transitoire quand elle existe (de quoi s'éviter de construire de nouveaux bâtiments), etc. Bien des moyens existent pour limiter la facture énergétique. Agir sur l'un des postes les plus coûteux au registre de la consommation d'énergie et de la pollution,

le transport, est également à l'ordre du jour. On choisit fréquemment de délocaliser la production sur le site même de l'exposition, une façon opportune de contourner le problème, de la réalisation des images (photographie) à celle des œuvres tridimensionnelles. Enfin, le diable se cachant comme l'on sait dans les détails, il est aussi question d'agir là où l'on ne le remarque pas de prime abord : impression des documents annexes des expositions à l'encre végétale et selon des procédés non polluants, systématisation des invitations numériques, vernissages organisés avec des fournisseurs locaux et selon le principe du circuit court.

Concernant le secteur des arts, la prise de conscience de la nécessité d'agir «vert» est à présent acquise. Les progrès sont-ils décelables ? Sans doute, ne seraient-ils pas spectaculaires et à intensifier. Il est difficile de changer un système en peu de temps, l'inertie est un fait quand la résistance mentale aux habitudes elle-même en est un autre, et non des moindres. Les multiples actions engagées, pour autant, sont le signe que tout un secteur d'activité, dorénavant, lutte pied à pied, non sans ingéniosité au demeurant (les ruches du Palais-Royal à Paris près du ministère de la Culture, les boucs qui broutent autour du Louvre...). En 2008, la ville de San Francisco ouvrait, avec le concours de l'architecte Renzo Piano, son nouveau musée des Sciences, chef-d'œuvre de réemploi, de recyclage et de végétalisation, le musée «le plus vert du monde», comme on le décréta alors. Bien d'autres structures culturelles, dès avant et depuis lors, ont embayé dans le même sens. Leur action combinée paye déjà. **Paul Ardenne**

CONTEXTE

Sélection des moments forts qui ont inspiré les artistes de l'exposition dans leur démarche.

1782 : Jean-Jacques Rousseau (1712-1778)

publie *Les rêveries du promeneur solitaire* et évoque le culte dévoué à la nature de l'époque des Lumières.

1818 : Caspar David Friedrich (1774-1840)

réalise la peinture *Voyageur contemplant une mer de nuages* et peint l'homme face à une nature sublime.

D'après **Kant**, le sublime se définit dans une tension entre la conscience de notre impuissance face à la nature et le plaisir ressenti dans une supériorité de la raison par rapport à cette même nature.

1820 : John Constable (1776-1836) représente un type de paysage où l'humain détient une place minime face à la nature.

1859 : Charles Baudelaire (1821-1876) évoque la nature en peinture, représentée pour elle-même, sans présence humaine.

1866 : Ernst Hæckel (1834-1919), biologiste, philosophe et libre penseur allemand crée le terme « écologie ».

1908 : Prémices de l'art du recyclage : Pablo Picasso (1881-1973) crée l'œuvre *Le Rêve* et recycle du carton comme support de dessin. Il poursuit en 1912 avec l'œuvre *Nature morte à la chaise cannée*, puis en 1942, avec sa célèbre sculpture *Tête de taureau*, il réemploie un guidon et une selle de vélo.

1930 : Aldo Leopold (1887-1948), forestier, écologue et écologiste américain, écrit des textes incitant le lecteur à prendre soin de son environnement et de la nature, en démontrant combien l'humain a besoin d'elle. Il est considéré comme l'un des pères de la gestion de la protection de l'environnement aux États-Unis.

1956 : Richard Hamilton (1922-2011), *Qu'est-ce qui rend nos foyers d'aujourd'hui si différents, si attirants ?* Richard Hamilton, membre actif du *Pop art*, mouvement artistique caractérisé par l'utilisation ironique et iconique d'éléments issus de la culture populaire, dénonce notamment la surconsommation et l'influence des publicités, mais aussi l'utilisation érotique de la femme.

1960 : Arman (1928-2005) se distingue par ses *Accumulations*. Il collecte, trie et réemploie des objets trouvés en les assemblant. Membre du courant des *Nouveaux Réalistes*, ses œuvres dénoncent alors la surconsommation avec ses tableaux faits de déchets. Héritier de **Marcel Duchamp** (1887-1968) et ses readymades, Arman est un précurseur de l'art du recyclage, le « recycl'art ».

1965-1978 : Alan Sonfist initie et achève la mise en place en plein New York de son projet *Time Landscape*. Ce travail vise à faire ressurgir les espèces végétales disparues de l'espace urbain pour cause de pollution et de surprésence humaine. L'artiste manifeste ce faisant une

conscience claire des dommages causés aux différents éléments de la nature tout en pointant la responsabilité de l'humain dans ces dommages.

1967 : Création du mouvement de l'Arte povera par le critique d'art **Germano Celant**. L'Arte povera réunit des artistes qui rassemblent indifféremment matières issues des standards de la production industrielle et éléments végétaux ou terrestres directement glanés dans la nature.

Octobre 1968 : Exposition Earthworks à la Dwan Gallery à New York. Cette exposition organisée par **Virginia Dwan** présente un ensemble de photographies, de sculptures ou d'installations faites à partir de matériaux glanés dans le désert de l'Ouest américain ou directement *in situ*. Artistes participants : **Carl Andre, Hubert Bayer, Walter De Maria, Michale Heizer, Stephen Kaltenbach, Sol LeWitt, Claes Oldenburg, Dennis Oppenheim, Robert Smithson**. Le *Land art* est né.

1968 : Nicolas Uriburu, artiste argentin, colorise le Canal de Venise en vert fluo (non toxique) et dénonce ainsi la pollution. Son œuvre sera reprise en 1998 par **Olafur Eliasson** qui colore lui aussi des cours d'eau, en Islande, à Stockholm, à Tokyo, à Los Angeles et à Brême.

La même année, **Gina Pane**, avec *Acqua alta/Pali/Venezia*, pointe les causes – le développement technologique et industriel de ses ports – des menaces environnementales qui pèsent sur Venise et au Japon, naît le mouvement japonais du *Mono-ha* (l'« école des choses »). Celui-ci rassemble plusieurs artistes autour d'expériences associant les matériaux naturels et industriels. Un de ses membres, **Lee Ufan**, déclare : « Il faut que nous sachions observer

le monde tel quel et non que nous le transformions par le truchement d'une représentation qui le dresse contre l'Homme. »

1969 : Robert Morris et ses *Smoke Sculptures* (sculptures de fumée) : marque la première utilisation dans le champ des arts visuels, d'une « antiforme » naturelle. Au même moment, **Joe Hawley, Mel Henderson** et **Alfred Young** écrivent avec une teinture non toxique jaune les lettres du mot « oil » (pétrole) à la surface de l'eau de la baie de San Francisco, non loin des raffineries qui polluent alors l'écosystème marin.

1970 : Robert Smithson (1931-2018), un des promoteurs du *Land art*, achève au bord du Lac Salé (Utah) sa célèbre *Spiral Jetty*.

1971 : Naissance de Greenpeace, réseau international d'organisations indépendantes œuvrant en faveur de la protection de l'environnement, de la biodiversité et du maintien de la paix dans le monde et **Joseph Beuys (1921-1986)**, avec l'œuvre *Action dans le marais* (Bog Action), proteste contre la dégradation environnementale qui affecte les marais européens.

1972 : Gordon Matta-Clark (1943-1978) active pour la première fois son *Fresh Air Cart* dans Wall Street à Manhattan - un quadricycle équipé de bonbonnes d'oxygène. Il invite les passants à respirer l'air pur projeté par son dispositif.

1973 : Sortie du film Soleil vert de **Richard Fleisher** aux États-Unis. Ce long-métrage post-apocalyptique présente de multiples images du monde moderne industriel destructeur de l'environnement et de l'harmonie sociale.

1976 : Christo et Jeanne Claude (1935-2009), *Running Fence*, Californie.

Dans leur pratique artistique, l'emballage est un médium en soi. Ils vont emballer des bâtiments historiques, des ponts ou des sites naturels avec la volonté de promouvoir une nouvelle vision des bâtiments et de l'espace urbain ou naturel. Située au nord de San Francisco, cette œuvre installée sur les collines des propriétés d'une cinquantaine d'éleveurs est une clôture blanche de 40 kilomètres.

1977 : Walter de Maria (1935-2011) crée sur un haut-plateau du Nouveau Mexique *The Lightning Field* (Champ d'éclairs). Des centaines de paratonnerres plantés sur un espace rectangulaire de 1000 m sur 1608 m viennent y redessiner, lors des orages, la trajectoire de la foudre.

3 août 1978 : Manifeste du Rio Negro, écrit par **Pierre Restany (1930-2003)**. Ce célèbre critique d'art appelle par ce biais, les artistes à se liguer en faveur de l'engagement écologique.

1978-1980 : Betty Beaumont crée *Ocean Landmark*. Cette œuvre réalisée en collaboration avec une équipe de scientifiques et d'ingénieurs spécialisés dans le charbon donne naissance à une sculpture sous-marine : un récif artificiel qui vise à assainir l'océan Atlantique.

1982 : L'artiste new-yorkaise **Agnes Denes** s'impose médiatiquement avec *Wheatfield – A Confrontation*. Avec une équipe de volontaire, elle plante un champ de blé au pied des Twin Towers de Manhattan. La récolte n'offrira que 154 dollars de profit, alors que la valeur immobilière du terrain cultivé est, elle, estimée à 4,5 milliards de dollars. Agnes Denes, avec

Wheatfield, ne fait pas qu'investir la terre. Elle dénonce autant la faim dans le monde, que les jeux financiers autour de la production des matières premières.

Au même moment, l'artiste **Joseph Beuys (1921-1986)** organise à la Documenta de Kassel la plantation *in situ* et pérenne de 7000 chênes. Cette installation donnera naissance en 2007 au projet *Beuys' Acorns* (Les glands de Beuys) de **Heather Ackroyd** et **Dan Harvey**. Ces deux artistes londoniens se rendent à Kassel pour ramasser puis faire germer plusieurs centaines de glands provenant des chênes plantés par Beuys un quart de siècle plus tôt. Ce projet fera l'objet d'une exposition à la Maréchalerie à Versailles. L'ensemble de l'œuvre de ces deux artistes britanniques actifs depuis les années 1990 est représentative du « Courant vert » qui commence à agiter le monde de l'art.

1986 : Catastrophe nucléaire à **Tchernobyl** causée par des défauts de conception et erreurs de manipulation. La fusion du cœur et l'explosion de la centrale provoque la libération de grandes quantités de radio-isotopes dans l'atmosphère. 250 000 personnes de Biélorussie, de Russie et d'Ukraine sont évacuées.

1992 : L'exposition *Fragile Ecologies* organisée par **Barbara Matilsky** au Queens Museum of Art2 rassemble le bataillon historique d'artistes engagés en faveur de l'art écologique. On retrouve **Alan Sonfist, Patricia Johanson, Mierle Laderman Ukeles, Bonnie, Ora Sherk, Agnes Denes, Newton Harrison et Helen Mayer Harrison**.

1996 : Daniel Spoerri, Corps en morceaux. Cet artiste suisse, crée des assemblages d'objets

du quotidien et de déchets. Images de la diversité du monde et du chaos réorganisé, ses œuvres se composent d'objets portant chacun une histoire et résument l'imbrication macabre des ouvrages de l'Homme avec ceux de la nature.

1997 : Le trio danois **Superflex (Rasmus Nielsen, Jakob Fenger et Bjørnstjerne Christiansen)** lance sa première unité de biogaz, intitulée *Supergaz*. Fruit d'un travail de recherche et de collaboration avec des ingénieurs danois et africains, ce travail se manifeste par de grosses bulles oranges, remplies d'excrément animal en cours de méthanisation, afin que le gaz produit puisse alimenter en électricité quelques foyers isolés de la brousse tanzanienne. Les artistes publient en « open source » sur internet, les informations techniques relatives à cette expérience, permettant ainsi à chacun de construire sa propre unité de biogaz.

1998 : Tim Noble et Sue Webster présentent *Dirty White Trash, With Gulls* (Poubelle blanche sale, avec oiseaux de mer). Ce couple d'artistes crée des sculptures à partir de déchets du quotidien. Celles-ci, par un effet d'ombres projetées donnent à voir des silhouettes d'humains.

1999 : L'Arbre des voyelles de **Giuseppe Penone** est installé dans le parc de sculptures du jardin des Tuileries en décembre 1999. La planète elle, subit deux épisodes de crise la même année : la tempête **Lothar** qui ravage les forêts européennes et la marée noire au large de la Bretagne causée par le naufrage de l'**Erika**.

2000 : Le Printemps de Cahors, Un manifeste politique pour les arbres. **Fabrice Hyber** fait planter 200 arbres fruitiers dans la ville de Cahors

et place devant chacun d'eux une céramique indiquant les dates de floraison et de récolte. « Les fleurs, les fruits, puis les feuilles qui tombent : quel plus beau moyen de rythmer la vie en ville ? Et puis, les arbres décoratifs de nos villes sont là comme des images tandis que les arbres fruitiers apportent de l'information. » **Fabrice Hyber** réalise ensuite avec les fruits de ces arbres la *Confiture de ville n°1* (des coings et des mûres – évocation poétique des murs et des recoins de la ville), puis la *Confiture de ville n°2* (des amandes et des prunes), distribuées à leurs destinataires par **Eliane Pine Carrington** transformée pour l'occasion en contractuelle et manifeste ainsi la réalité d'un art générateur d'économie et d'emploi. On citera aussi, de **Fabrice Hyber**, son *Mouvement de libération des bonzaïs* initié au California College of the Arts Institute de San Francisco en 1999 : l'artiste invite le public à planter ces petits arbres en pleine terre, dans la cour du musée. La même année apparaît le *Cleaning art* chez les Street artistes. Cela revient à dessiner aux sols ou aux murs avec un nettoyeur haute pression.

Depuis 2001, l'artiste suédoise **Annika Lundgren** développe un système de transfert d'énergie entre les salles de sport et les lieux d'exposition. *Le Power and Illumination Project* procède ainsi du constat de l'énergie corporelle gaspillée par les utilisateurs des centres de fitness alors même que la question de l'approvisionnement énergétique des pays concentre l'attention des instances internationales.

2002 : Total symbiose, création de la performance artistique survivaliste menée par **Laurent Tixador** et **Abraham Poincheval** pendant huit

jours dans les îles du Frioul. Le principe de cette performance : faire l'expérience de la vie en autarcie, s'insérer dans un biotope inconnu avec pour tout bagage une connaissance théorique de la nature et des techniques de survie inspirées du paléolithique.

2003 : Avec son œuvre *Les rêves de Tijuca, après la tempête*, **Erik Samakh** s'associe aux habitants de cette ville brésilienne dans la replantation d'une parcelle abîmée par la monoculture puis par la tempête. Cette œuvre réinvente l'art du jardin et donne à réfléchir sur la biodiversité, la culture participative, le rôle du son dans la perception de l'espace et le développement des territoires.

2004 : Création de la Charte de l'environnement au Conseil constitutionnel.

2005 : L'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture, (UNESCO) consacre la décennie à venir à l'Éducation à l'Environnement et au Développement Durable (EEDD).

2006 : Sortie de *Une vérité qui dérange*, documentaire américain de **Davis Guggenheim** traitant du changement climatique. Celui-ci est basé en grande partie sur la campagne de sensibilisation sur le réchauffement planétaire menée par Al Gore, ancien vice-président des États-Unis et prix Nobel de la paix en 2007.

2007 : Les artistes **Lucy et Jorge Orta** distribuent 26 000 passeports de l'Antarctique, incitant le public à s'engager pour ce territoire.

2008 : Fondé par le groupe financier Pictet en 2008, le **Prix Pictet** récompense chaque année des photographes qui abordent des problématiques environnementales et sociales sur

un thème donné. La même année, l'association COAL voit le jour. Celle-ci organise le **Prix COAL Art et Environnement** avec le soutien du ministère de l'Écologie, du ministère de la Culture et du Centre national des arts plastiques (Cnap).

2009 : La publication du corpus de l'œuvre *Déclaration d'amour à la terre* de **Marko Pogacnik** (sculpteur slovène proche de l'art conceptuel et du Land Art) propose des exercices chamaniques pour conscientiser les rapports entre humain et nature et affermir notre relation mentale et intime à l'univers.

2009-2015 : avec ses *Wrapped Coldness*, l'artiste **Anna Katharina Scheidegger** documente les actions humaines visant à limiter la fonte des glaciers. Son œuvre photographique renvoie directement aux œuvres de **Christo et Jeanne Claude** et présente des actions réelles de survivance.

2010 : Le *Greenwashing* est à l'ordre du jour et donne naissance à des actions pas forcément motivées par la cause écologique. C'est en 2010 que l'enseigne américaine de fast food au grand M jaune modifie son fond rouge en fond vert.

La même année survient dans la baie de l'Aiguillon, en France, la tempête **Xynthia**. Elle entraîne des ruptures de digues, des inondations et une cinquantaine de victimes par noyade, surprises en plein sommeil dans leurs logements construits sur des sites vulnérables.

2011 : Le 11 mars 2011, une catastrophe nucléaire de niveau 7 survient à **Fukushima** (Japon). Celle-ci a été causée par un accident industriel majeur à la suite d'un tsunami.

2012 : *Collapse*. Installation en forme de pyramide, cette œuvre de **Brandon Ballengée**, artiste et biologiste américain né en 1974, met en scène des espèces protégées dans des bocaux disposés les uns sur les autres comme pour construire un mausolée en hommage aux matières survivantes de la planète. En parallèle a lieu en France la première conférence environnementale organisée par le ministère de la Transition écologique et solidaire.

2014 : Création en France d'**Art of Change 21**, collectif qui met en valeur le rôle des artistes et de la créativité comme accélérateurs de la transition écologique.

2015 : *Atmosphère, atmosphère !* est le titre de **La Nuit Blanche**, festival d'art contemporain annuel qui a lieu au mois d'octobre à Paris (sous la direction de José-Manuel Gonçalves). Son but : sensibiliser le public au réchauffement climatique, à travers la présentation d'œuvres. Quelques semaines plus tard, le 30 novembre, commence la COP21 à Paris. **Olafur Eliasson** fait acheminer de la glace du Groenland pour exposer les effets du réchauffement climatique devant la place du Panthéon... mais pour quel coût environnemental ?

2016 : L'année la plus chaude depuis que l'Homme enregistre les données climatologiques, soit depuis 1881.

2017 : Onze artistes de nationalités différentes partent au Groenland à bord du « Manguier » pour une résidence hors du commun. Chaque résident s'est vu confronté au climat, à la nuit presque constante, aux habitants du territoire, dans le but de donner à voir autant de témoignages des réalités culturelles et environnementales du Grand Nord en plein bouleversement climatique et sociologique.

2019 : Sortie de *Quand la forêt brûle. Penser la nouvelle catastrophe*, Premier Parallèle, 2019 par l'auteur **Joëlle Zask** en réaction aux grands feux en Amazonie enregistrés cette année-là et jamais égalés.

1^{er} juin 2019 : Les États-Unis décident de sortir des accords de Paris sur le climat.

12 mars 2020 : L'Organisation mondiale de la santé (OMS), déclare que la flambée de Covid-19, constitue une pandémie. Cette déclaration, fera évoluer les habitudes quotidiennes de presque l'ensemble des humains de la planète.

TEXTE D'INTRODUCTION

L'exposition *Les champs des possibles* au Centre d'art contemporain l'ar[T]senal rassemble une sélection d'artistes issus des arts visuels et des métiers d'art, vivant et travaillant sur notre territoire, dans un rayon de cinquante kilomètres autour de Dreux.

L'art et l'écologie

Martine Acquaviva, Joël Auxenfans, Émilie Benoist, Olivier Bernacchi, Benjamin Blaquart, Camade, CIRRUS, Catherine Gillet, GoodStein, Olivier Goulet, Amélie Lainé, Thomas Mailaender, Sylvie Mazereau, Laurence Montceau, Josépha Paul, Louisa Raddatz, Claire-Lise Thiriet, Benoît Viet et Estelle Vincent ne sont pas seulement géographiquement proches. Leur mode de production, le choix de leurs matières, autant que les récits qu'ils convoquent, les rassemblent autour du même moteur de création : **la planète terre et ses habitants, animaux, végétaux, humains.**

Dès l'entrée dans l'exposition, *L'envol obscur* de **Louisa Raddatz** implique le visiteur dans une installation constituée de fils noirs suspendus auxquels des matières végétales s'accrochent pour donner l'impression d'avoir été prises au piège dans une nappe de pétrole. Face à celle-ci, plusieurs *Tours* et *Planètes* de **Sylvie Mazereau** se positionnent fièrement au cœur de l'espace et cherchent à nous élever à leur manière. Elles prennent ici des allures de Tour de Babel où plusieurs petites maisons accolées forment un seul et même essaim dans lequel l'humain aurait trouvé refuge. Chère à **CIRRUS**, la notion d'habitat se retrouve dans la série *Les nids*. Soit réalisés

avec des cheveux humains, soit faits de vrais nids d'oiseau surmontés par des constructions humaines miniatures, ils proposent une lecture poétique d'un lieu commun entre le vivant humain et animal.

Dans cet espace, la nature s'impose par la présence des "tableaux écorce" de **CIRRUS**. Sortes de marqueteries contemporaines, ces grands formats constitués d'écorce de chêne ou de bouleau nous invitent à la contemplation de l'immensité de la nature. Happé par la joie de pouvoir interagir avec elle, chacun découvre l'œuvre *Arbofil* de **Laurence Montceau** et peut faire l'expérience de s'y connecter, sans aucune incantation chamanique. Ces excroissances en vanneries, présentées habituellement en espace naturel, nous invitent à faire physiquement l'expérience de la nécessité de maintenir le lien Homme-Environnement.

Dans l'exposition *Les champs des possibles*, l'expérience détient une place toute particulière. Elle est envisagée comme un chemin à parcourir en douceur en direction de ces fameux possibles.

L'expérience, on l'a vu, peut être physique ou psychologique. L'expérience, en laboratoire ou en atelier, appartient aussi aux champs lexicaux de la science, de la technique ou de la technologie. Introduite par l'œuvre *Xénomorphe* de **Benjamin**

Blaquart, l'aile droite du Centre d'art nous entraîne dans l'ensemble des univers cités ci-dessus avec un artiste inspiré par la biologie, la biopolitique, la bio-ingénierie, le *Do it yourself*, faites le par vous-même, l'open source, code source ouvert et la permaculture. L'expérience toujours, avec l'œuvre en cours *Reliquaire*, de **Camade et GoodStein**, artisanes d'arts et artistes qui pour le projet, associent leurs recherches scientifiques et leurs mediums de création pour dénoncer les évolutions de notre climat, visibles à des milliers de kilomètres de chez nous, au pôle Sud. Avec *Voyage en terre locale*, **Benoît Viet**, propose une rencontre avec notre territoire proche et expérimente sa décision de consommer et produire de façon locale. Tout au long de l'exposition, ces quatre artistes nous feront part de leur démarche artistique, de leurs avancées, découvertes scientifiques ou techniques pour qu'à la fin de l'exposition, se dessine peut-être, des œuvres abouties.

Toujours dans l'aile droite, l'expérience est à son comble lorsque **Louisa Raddatz** nous tend des ciseaux pour faire don à l'art d'une mèche de nos cheveux et ainsi participer à la classification périodique de sa *Chaîne génétique* qui s'amplifie d'expositions en expositions. En face, **Catherine Gillet** propose elle aussi une aventure au cœur de l'organique avec ses *Périgrinations*, dessins sensibles qui proposent une lecture de l'infiniment petit et de l'infiniment grand.

À l'étage, les pièces de Claire-Lise Thiriet d'aspects fragiles et sensibles, mais au contenu politique et engagé, nous donnent à voir une nature en résistance. Nature résistante aussi dans

La part de l'ombre, œuvre de **Martine Acquaviva** qui nous présente une nature fossilisée, éternelle « imprimée » sur des supports de grès. Un ensemble entre ombre et lumière qui propose une narration mettant l'humain face à son positionnement manichéen dans la société. En miroir, la série *J'ai le droit* d'**Estelle Vincent** donne la parole à des figures humaines qui invitent à l'intériorité. Elle propose ici une vision poétique de la déclaration des droits des humains et pose la question de la survivance de l'humain dans son environnement. Un environnement/paysage qui chez **Olivier Bernacchi** trouve ses sources dans l'Histoire de l'art de la Renaissance à nos jours. S'y dessinent des formes animales et humaines dans des territoires oniriques. Dans le même espace, les *Métamorphoses* de **Louisa Raddatz**, offrent une lecture décontextualisée de figures en mutation inspirées des trois vivants de ce monde. En aparté, **Amélie Lainé** s'inspire de l'actualité de la planète pour nous donner à voir un paysage rythmé par les tsunamis, les inondations et les incendies.

Au rez-de-chaussée du Centre d'art, **Émilie Benoist** sculpte de manière artisanale des matériaux polluants issus de l'industrie moderne qu'elle récolte dans la nature. Ce geste l'inscrit dans une démarche militante. Engagement politique aussi chez **Joël Auxenfans** qui depuis 1992 propose à des propriétaires terriens d'investir leurs paysages de *Haies* multicolores en vue d'enrichir et de rééquilibrer la biosphère. Juste à côté, **Olivier Goulet**, nous invite dans une lecture poétique de notre maison commune avec ses dessins à l'échelle 1:1, qui représentent des figures hybrides enracinées dans la terre, mais

animées par la danse des molécules jusqu'aux confins de l'univers.

Aucun parcours n'est proposé dans le Centre d'art, chacun est invité à contempler des œuvres tantôt engagées, inspirées, esthétiques ou scientifiques, d'acteurs vivant dans un rayon de plus ou moins 50 kilomètres autour de Dreux. L'idée étant de méditer, prendre conscience, de trouver des solutions, de se positionner, mais aussi de s'émerveiller sur notre territoire, notre planète et ses champs des possibles.

Le développement durable dans le projet d'exposition

Les champs des possibles n'est pas seulement une exposition qui interroge l'état de notre planète par les œuvres qu'elle rassemble. La sélection des artistes sur un territoire de proximité a pour but de diffuser, accompagner et faire rayonner ces acteurs de la création locale. Ce choix, rend responsable les transports d'œuvres, génère la rencontre entre les artistes et les habitants, inspire la création de projets communs et dynamise ainsi notre territoire. Les supports de communication moins nombreux, la scénographie recyclée et recyclable, l'événementiel avec des partenaires locaux, engagent l'ar[T]senal dans une démarche en vue d'un développement plus responsable et durable.

Lucile Hitier

Commissaire de l'exposition
Chef de service art contemporain



MARTINE ACQUAVIVA

Née en 1955 dans l'Yonne, Martine Acquaviva vit et travaille à Luray. Issue d'une famille d'artistes elle s'intéresse très tôt aux écrivains, peintres, sculpteurs que côtoient ses parents. Au début des années 90, elle fréquente régulièrement L'École des Beaux-Arts de Paris, puis La Ruche d'Alfred Boucher. Elle travaillera en tant qu'assistante des sculpteurs d'Yves Pirès et de Hans Mark, ce qui lui donnera son goût pour le volume, puis pour le modelage. Artiste spécialisée en poterie et céramique, elle est très impliquée sur son territoire. Elle fonde l'association Terre d'artistes en 2004 et les ateliers de l'Hôtel Montulé à Dreux en 2009 : lieu de pratique, de rencontres, d'échanges et de formations sur l'art et ses techniques.

Sa pratique s'inspire de ses nombreux voyages en Afrique, en Italie, en Belgique, en Roumanie, en Pologne et au Maroc, où elle apprend et développe plusieurs techniques de création notamment celle de l'estampage « canari » ou celles des cuissons « Raku » et « Enfumage ». Elle est fascinée par les différents modes de fabrication de four pour cuire la terre et admire comment ces « grands feux » génèrent la rencontre entre les habitants des villages qu'elle parcourt.

Ses œuvres, d'abord modelages figuratifs, puis de plus en plus abstraits - servant ainsi sa fascination pour la forme du cercle - sont à la croisée entre l'art, la méditation et le design. Souvent colliers de perles de terre, soucoupes creuses, ajourées ou non, ses sculptures totems semblent mimer la danse de la fumée montante d'un feu réconfortant. Une autre

manière de citer le propre de sa technique et son lien particulier au feu.

Pour l'ar[T]senal, Martine Acquaviva présente *La part de l'ombre* ; une installation constituée d'un ensemble de modules circulaires, réalisés en grès tantôt suspendus, tantôt posés à même le sol. Les couleurs moirées noires, vertes et brunes de ses pièces, vibrent dans l'espace et présentent chacune l'empreinte d'un végétal fossilisé. Pour Martine Acquaviva, « L'ombre et la lumière sont deux éléments indissociables. L'ombre est à la lumière ce que le silence est au bruit. Elles ne peuvent exister l'une sans l'autre ; l'une faisant prendre conscience de la matière de l'autre. S'il y a ombre, il y a lumière et inversement. L'Être est toujours dans la lumière puisqu'il est matière. Et si l'ombre était une part de nous-même ? Notre inconscient ? Notre part cachée comme si nous devions dissimuler nos peurs, nos angoisses pour paraître ? »

Cette œuvre semble nous poser la question de notre place vis-à-vis de notre environnement. La vanité de l'Homme face à la nature en Histoire de l'art et notamment chez les peintres romantiques au XIX^e siècle est centrale. On y voit des figures d'Homme debout ou assis, dérisoire, face à une nature sublime, déchainée. L'Humain est ambivalent, changeant, mortel, alors que la nature et la terre perdurent et sont constamment en croissance. Les événements en Australie viennent bien de nous le prouver et les réseaux sociaux publient déjà les images d'espoir d'une nature qui renaît de ses cendres et rejaillit après la catastrophe du feu.

Détail de *La part de l'ombre*, 2020

Installation en grès cuit par la technique de l'enfumage
Courtesy de l'artiste - Crédit photo de Frédéric Moisan

JOËL AUXENFANS

Né en 1962 à Paris, Joël Auxenfans vit et travaille à Montrouge où il enseigne en tant que professeur d'arts plastiques en collège.

Dans les années 90, à partir de « signes-matrices » végétaux, numériques ou humains élaborés en peinture, il explore matériaux et techniques auprès d'entreprises ou d'ateliers à travers la question esthétique du « geste ouvrier ». À partir de 2010, ses « peintures-affiches », dépeignent des personnalités ou des anonymes, plaçant les publics en position de critiques d'art et citoyens. Ce travail a fait l'objet en 2018 de commandes pour La Contemporaine et d'une exposition à La Terrasse de Nanterre.

Prolongeant des projets de plantations monumentaux commencés en 1992 et réalisés (*Lignes de vues*, 2006, *Le ruban*, 2011) avec le soutien de la Fondation de France, du Frac Bourgogne, du Frac Franche-Comté, du Réseau Ferré de France, le projet *Les Haies*, 2014, est une réponse personnelle que l'artiste propose face à l'arrachage des haies prôné depuis un demi-siècle en faveur d'une agriculture industrielle au service de la production et qui, pour l'artiste, tend à l'uniformisation des paysages et de l'alimentation. Seulement une génération plus tard, la société constate le dérèglement du biotope et comprend l'intérêt des haies pour le paysage, autant que pour l'équilibre de la terre.

Pensées dès l'origine pour être des œuvres extérieures, *Les Haies* sont des installations pérennes, plantées *in situ*, qui conjuguent le végétal, le temps et les habitants. Elles sont une intervention artistique paysagère autant qu'un engagement politique, écologique. C'est ainsi que Joël Auxenfans présente sa proposition de collaboration aux agriculteurs bios, associations,

institutions ou collectivités qu'il démarche. Il leur montre l'intérêt esthétique de l'artefact pour le paysage, autant que sa valeur ajoutée pour les sols, épuisés à force de produits chimiques. Les essences d'arbres et d'arbustes de ses haies favorisent les écosystèmes et font remonter des profondeurs du sol les nutriments essentiels aux cultures. Elles sont aussi de réels vecteurs de biodiversité et protègent les cultures et élevages des caprices de la météo en constant dérèglement.

Pour ne pas seulement les citer à travers des documents photographiques, Joël Auxenfans a pensé *Les Haies* dans une mue synthétique, visible en Centres d'art. Chacun est invité à arpenter *Les Haies*, en forme cette fois de tunnels de bâches blanches sur lesquelles des textes de Michelangelo Pistoletto (artiste de l'Arte povera italien), de Malgorzata Grygielewicz (philosophe auteure de *Le jardin grec, rencontre philosophique*, L'Harmattan, 2017) et de Valérie Cabanes (juriste internationale, auteure de *Un nouveau droit pour la terre, pour en finir avec l'écocide*, Seuil, 2016) sont déchiffrables en majuscules noires.

À côté de l'installation à l'ar[T]senal, l'œuvre *Les haies* - sous sa forme naturelle et plantée - s'inscrit concrètement sur notre territoire. Soutenue en 2019 par la Région Centre-Val de Loire dans le cadre des « 500 ans de la Renaissance », elle a été installée sur plus de deux kilomètres, chez deux agriculteurs bio du territoire (Saveurs de nos terres et Virginia Corn) ainsi qu'à la commune de Tremblay-Les-Villages.

À travers *Les Haies*, l'exigence esthétique de paysage et de biodiversité se réfléchit dans une exigence de saveur et de qualité de l'alimentation. C'est pourquoi *Les Haies* sont, en 2020, partie prenante du programme "Nouvelles Renaissance[s]" de la Région Centre-Val de Loire.

Photographie de l'installation à l'Ecomusée du Perche
Les Haies, 2018

Bâche, bois et aluminium. Dimension variable
Courtesy Joël Auxenfans - Crédit photo David Commenchal





ÉMILIE BENOIST

Née en 1970, Émilie Benoist vit et travaille entre Paris et Germignonville. Elle est diplômée de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Son travail a fait l'objet d'une première monographie, *Ensembles / En*, parue en octobre 2012 avec le soutien du Centre national des arts plastiques et de nombreuses expositions en France au Cac la Traverse à Alfortville, à la Galerie des jours de Lune à Metz ou dernièrement dans l'exposition *Jardinsons les possibles* aux grandes Serres de Pantin.

Au début de sa pratique, elle étudie la sculpture sur bois. Quelques années plus tard, elle s'en écarte et choisit de travailler uniquement à partir de matériaux récupérés qu'elle sculpte avec un procédé artisanal. Elle associe dans son travail : dérivés de polymères, matériaux d'isolation, gaines, mousses, bois, végétaux, pour constituer une seule et même chimère en matériaux recomposés, extraits de la nature. Un mélange entre naturel et synthétique pour soutenir ses préoccupations de plus en plus écologiques.

« En m'accaparant une nature modifiée, j'en constitue des fossiles. Ces corps tantôt cérébraux, minéraux, architecturaux ou végétaux semblent s'échouer dans les lieux. Rejetés ou produits par notre environnement fragilisé, l'ensemble tente de nous interroger et éveiller cette conscience forte d'être au monde. »

Émilie Benoist partage sa pratique entre trois mediums. La sculpture, mais aussi le dessin, dont chaque élément constitue une seule et même série

nommée depuis 2010 *Ces milieux*. Cette série rassemble une multitude de dessins depuis 1997. Ils ont la particularité d'être au format identique de 50 x 65 cm et tous réalisés au graphite, parfois ponctués de couleurs. Elle s'intéresse également aux pliages. Ses artefacts sont des sculptures de papier ou taillées à même le papier, rehaussées au graphite et constituent une encyclopédie de fossiles de l'infiniment petit à l'infiniment grand.

À l'ar[T]senal, Émilie Benoist présente une nouvelle installation nommée *Terre à terre* réalisée en 2020 à partir d'éléments glanés sur son nouveau territoire. Fraîchement installée en Eure-et-Loir, elle ne cesse de ramasser des matières et de dessiner. Ainsi s'accumulent dans son œuvre : mousses d'isolation, fils polyester, éponges synthétiques, polychlorure de vinyle, polyéthylène, colle vinylique, acrylique, végétaux secs (lichens, pollens, graines...), laine animale, éponges naturelles, argile, porcelaine, coton, charme, coquillages, champignons, oignons, pommes de terre, sel, insectes, etc. Cette nouvelle production, comme l'ensemble de son Œuvre, convoque à la fois l'ethnologie, les neurosciences ou l'alchimie et interroge chacun sur l'évolution des espèces et des écosystèmes modifiés au fil des ans par l'Homme.

Détail de l'installation *Terre à terre*, 2020

Mix média

Dimension variable

Courtesy et crédit de l'artiste



OLIVIER BERNACCHI

Né en 1956 à Marseille, Olivier Bernacchi vit et travaille à Dreux. Passionné de nature, il entreprend une licence en urbanisme et architecture pour devenir paysagiste. Rattrapé par son expérience d'assistant de sculpteur, il se tourne vers la création, puis l'enseignement et devient professeur d'arts plastiques en lycée. En parallèle, il développe une pratique de dessins et d'installations *in situ* inspirée de son histoire personnelle et de sa relation au paysage. Son Œuvre est influencée particulièrement par ses connaissances en histoire de l'art ancien comme contemporain. Sur une même surface, il n'hésite pas à associer aussi bien des formes de Raphaël à Christo, en passant par Miró.

À l'ar[T]senal, il s'agit d'un ensemble de dessins réalisés de 2011 à 2020 par l'opportunité de la découverte d'un papier « inverte », où dessin, gravure et cire à l'huile peuvent cohabiter et participer à la création de son monde onirique. On peut y voir des paysages hybrides enracinés autant dans les calanques marseillaises, qu'en Normandie. De façon récurrente, il donne à voir des installations de draps *in situ* qui trouvent leurs références dans l'Œuvre de Christo et Jeanne

Claude ou dans l'imagerie des lavandières du XX^e siècle. On y rencontre aussi des figures religieuses de vierges à l'enfant et d'anges ailés empruntés à la Renaissance, ou des figures bovines aux regards accusateurs, projetées dans des cieux mécaniques où des boulons et des formules scientifiques viennent s'entrechoquer, comme pour ancrer l'ensemble du propos dans un contexte géométrique calculé et radical mais pourtant tout droit sorti de l'imaginaire de l'artiste.

Pour Olivier Bernacchi, l'esprit du lieu et la mémoire qu'il en a, autant que les représentations de la nature dans l'histoire du paysage, sont des sujets de création à part entière. Son travail n'a pas nécessairement de portée politique. Comme les artistes proches du mouvement *Land art*, il cherche à créer à partir de la nature et de ses éléments, sans pour autant la citer, comme seul et unique motif ou matériel de création. Il navigue, entre fiction et réalité, maîtrise de la technique du dessin académique et amour de l'abstraction pour nous donner à voir un univers chargé de références mais inscrit dans la liberté de création.

Détail d'un dessin de la série *Sans-titre*, 2011-2020
Dessin sur inverte, mix media
Environ 40 x 60 cm
Courtesy et crédit de l'artiste

BENJAMIN BLAQUART

Né en 1981, Benjamin Blaquart vit et travaille à Paris. À Dreux pour une résidence de recherche et de territoire, il partage son temps entre la Micro-Folie et le contact avec différents acteurs locaux – producteurs, artisans et artistes – qui l’accompagnent dans ses recherches et réflexions autour des connexions entre toutes les formes du vivant et du non-vivant. Inspiré par les philosophies de Timothy Morton et de Donna Haraway, Benjamin Blaquart est un artiste chercheur. Il se situe à un nouveau carrefour ténu entre la biologie, la philosophie, l’anthropologie, la science, la permaculture, l’art et la technologie.

« J’explore des récits de corps et de forme de vie alternative où s’inventent de nouvelles relations entre virtuel/réel, organique/inorganique et les rapports psychologiques et politiques entre technologie, nature et humain [...] Pour moi nous vivons dans un système complexe où toutes formes du vivant et du non vivant se connectent dans un maillage. Cette interconnexion révèle la porosité de nos identités où tous les organismes sont constitués de fragments d’autres organismes. »

La génération des plantes, des champignons, lichens et autres parasites et symbiotes, les nouvelles technologies et leurs influences sur le corps, le genre et la psychologie, sont autant de matières et sujets de réflexion chez Benjamin Blaquart.

À l’ar[T]senal, trois éléments de sa série des *Xénomorphe* – qui signifie étymologiquement « forme étrangère » – sont exposés et disséminés dans les espaces d’exposition. Ces sculptures entre la lampe à lave, l’animal bionique en verre, l’aquarium et le terrarium attirent le regard par un effet rayonnant et résumant efficacement l’ensemble des problématiques de l’artiste. Installées au début de l’exposition, elles seront petit à petit remplacées ou renforcées par la présentation sous forme de carte mentale des résultats de ses recherches et rencontres sur le territoire.

Xénomorphe, 2018

Verre soufflé, LED UV, plante, terre, impression 3D

50 x 30 x 25 cm

Courtesy et crédit photo de l’artiste



CAMADE & GOODSTEIN

Camade, artiste vitrailliste, née en 1981 dans l'Hérault, vit et travaille à Saulnières depuis 2016. En 2005, elle se spécialise dans la pratique du verre et du vitrail, technique qui la fascine depuis sa visite de la Cathédrale Notre-Dame de Chartres et de la Sagrada Família de Barcelone au cours de son adolescence. Après une licence d'arts plastiques, elle entre au Centre d'étude et de recherche de formation des arts verriers (CERFAV) à Vannes-le-Châtel et reçoit le diplôme de Compagnon Verrier Européen. Depuis, elle participe à des chantiers de restauration du patrimoine et développe en parallèle, une pratique personnelle où le défi de la technique prime souvent sur le sujet convoqué.

GoodStein est née aux États-Unis en 1974. Après avoir entrepris des études d'arts graphiques à Paris, elle décide de s'engager dans une formation de mosaïste. Elle vit et travaille à Nogent-le-Roi où elle réside depuis 2015. Elle enseigne la mosaïque à Chartres et à Dreux dans le cadre d'ateliers de pratique. Artiste, mais aussi artisane, elle travaille sous la commande en neuf ou en restauration avec des marbriers et des architectes. Dans sa pratique artistique, comme dans son mode de vie, l'animal est une figure centrale. Elle lui montre un infini respect, si ce n'est un amour fraternel. Ses pièces - soit sculptures tridimensionnelles : lièvre, pingouin, mouton, soit tableaux bidimensionnels aux allures de portraits : morse, éléphant, bélier - forment un bestiaire qu'elle aime appeler : les membres de sa famille.

Dans la sphère privée, elles sont toutes deux engagées dans la transition écologique. Ce mode de vie commun les pousse depuis peu à travailler en duo dans un projet au service de leurs revendications. De cette collaboration naîtra l'œuvre *Reliquaire* et permettra à l'une comme à l'autre, de mettre en lumière sa technique de prédilection. Celle-ci présentera une vue immergée et submergée du pôle Sud et matérialisera, avant la fonte et à l'instant « T », la fissure, la dérive et la fonte des blocs de glaces qui le constitue.

Leur œuvre n'étant pas achevée, l'ar[T]senal expose l'ensemble du processus de création en plus de l'œuvre en cours et propose aux artistes de venir créer au Centre d'art comme en situation d'atelier. Au travers d'une carte mentale composée d'articles scientifiques, de vues satellites, de schéma de productions, d'échanges de mails, de choix de matériaux et d'outils, chaque visiteur peut ainsi suivre l'évolution du projet en temps réel.

Vue de l'atelier

Œuvre en cours *Reliquaire* par Camade et GoodStein

Verre vitrail, tesselles, métal, etc

Crédit photo Cloé Beaugrand

CIRRUS

Né en 1959 à Lorient, Cirrus vit à Epernon et travaille à Paris. Ébéniste de formation, il est passionné d'Histoire de l'art et suit des cours à la Sorbonne. Dans son travail, il allie la minutie de l'artisanat et celle des sciences humaines et sociales, pour partager sa vision du monde. Son moteur de création est l'humain dans ses conditions de vie, ses comportements sociaux et sa manière de gérer les flux entre son espace intime et public. Le plus souvent, Cirrus travaille dans l'espace urbain où il intervient avec des installations *in situ*. La ville est pour lui un terrain de jeu à partir duquel il nous propose de faire de nouvelles expériences et ainsi d'entrevoir d'autres façons d'envisager nos espaces de vie communs. Dans son atelier, en écho avec ses interventions dans l'espace urbain, il réalise des œuvres dédiées à la présentation en espace d'exposition. À l'ar[T]senal, sont exposés dans le cadre de *Les champs des possibles*, deux « tableaux écorce » nommés chacun *Chêne*, 2012 et *Bouleau*, 2017. Ces œuvres nous donnent à voir la volonté que l'humain a d'organiser, ranger, maîtriser son environnement et la façon dont il contraint la nature à ses désirs et besoins. Ses tableaux d'écorce, sorte de marqueteries contemporaines, sont le résultat de récoltes dans la forêt de Rambouillet. Ici, il montre son attachement à la nature autant qu'à la figure emblématique de l'histoire de l'art, le tableau, comme espace encadré, délimité et introspectif.

Lorsqu'il emménage à Epernon, l'artiste observe le ballet des hirondelles qui vont et viennent pour construire leurs nids. Lorsque ces nids sont désertés, Cirrus les récupère pour les transformer à son tour, à l'image de nos propres habitats. Le nid représente pour tout un chacun, le lieu de protection et de vie par excellence. Tout comme la maison l'était pour l'humain dans les premières civilisations. Mais au fur et à mesure des siècles, l'humain va construire des habitations répondant à un confort ou à un code social, tout comme chez certaines espèces d'oiseaux, qui parent leurs intérieurs des plus beaux éléments pour séduire la femelle. Cirrus se joue de ces codes concernant aussi bien les humains que les animaux, en associant de petites architectures passant de la construction mégalithique, à l'habitat de l'époque néolithique avec la cabane en bois, puis la maison en torchis pour finir avec la maison fortifiée et ornementée en pierre mais dont le nid est toujours la base de création. Cette série fait apparaître les valeurs collectives établies au fil du temps qui ont fait naître et se développer différentes typologies de bâtiments.

Détail de l'œuvre *Bouleau*, 2017
Écorces de bouleau contrecollées et encadrées
156,5 x 221,5 cm
Courtesy et crédit de l'artiste



CATHERINE GILLET

Née en 1960, elle vit et travaille à Muzy. Diplômée de l'Institut d'Arts Visuels d'Orléans, ses domaines de prédilection sont la gravure et le dessin.

Ses recherches en gravure sont le fruit d'un long dialogue avec des plaques de cuivre qu'elle incise avec un burin, outil traditionnel issu de l'orfèvrerie.

Le trait réalisé au burin sur la plaque n'autorise aucun repentir, comme celle laissé sur notre corps par le temps. Quant au temps de la gravure, il est hors du temps, hors de notre monde de vitesse et d'impatience. Chaque création peut prendre plusieurs dizaines d'heures, nécessitant une telle concentration qu'il devient nécessaire d'appréhender le silence comme la possibilité d'une méditation introspective, une quête de soi.

« Au départ, il y a ce goût pour le corps, la peau, la chair, les bribes, les cicatrices et plis secrets, mémoires invisibles et indélébiles. C'est ce qui me porte et me pousse dans mes recherches : les traces du temps sur le vivant. Souvent ombres et lumières se cherchent, se parlent... Dire sans dire, montrer sans montrer, changer d'espace, d'échelle. »

Lorsqu'elle travaille, Catherine Gillet se laisse guider par son propre corps et par l'outil qu'elle utilise. Pour la gravure comme pour le dessin, c'est le trait qui compte et le risque qu'il comporte. Pour elle il s'agit de mettre le corps et l'esprit en tension pour laisser apparaître les formes qui en résultent.

Si l'on ne revient pas en arrière, chaque trait doit être juste. Les traces, les empreintes laissées par le corps de l'artiste sont préservées et se mélangent aux autres formes de ses créations.

Si la gravure est un travail en aveugle, où l'on pense le monde à l'envers, le dessin au contraire se laisse appréhender au fur et à mesure que la figure apparaît.

Pour l'ar[T]senal, Catherine Gillet présente deux séries de dessins *Pérégrination 1* et *Pérégrination 2*, toutes deux réalisées en 2019. Chaque dessin est une invitation au voyage. Une aventure au cœur de l'organique, entre l'infiniment petit et l'infiniment grand, des plis de la peau aux strates sédimentaires.

Pérégrination 1, 2019

Série de sept dessins au graphite sur papier arche 88

57 x 39 cm

Courtesy et crédit de l'artiste



OLIVIER GOULET

Né en 1969, Olivier Goulet vit et travaille entre Boisset-les-Prévanches et Paris. Ses recherches artistiques ont fait l'objet de plusieurs expositions en France et à l'étranger notamment aux Bains-douches à Alençon, à la Galerie Hypertopie à Caen, au National Museum of Modern Art à Taipei (Taiwan), au Musée d'Ethnographie de Neuchâtel en Suisse, ou encore au Centre d'Art Contemporain FACT à Liverpool (Royaume-Uni).

Sa maison à Boisset-les-Prévanches, appelée *Onirika*, est essentielle dans son travail. Plus qu'un lieu de vie, de création, de rencontre et de ressourcement, elle est devenue une œuvre d'art à part entière que l'on peut parcourir - y compris sur les toits - à la recherche de nouvelles sensations entre ciel et terre.

Artiste transmédia et performeur, il questionne les grandes problématiques de notre espèce tout en imaginant sa mutation vers un humain bionique. Outre son approche corporelle, il s'intéresse au monde dans lequel nous vivons et tente de l'optimiser. Connu pour ses *Skin Bag* (sac en peau synthétique), il réalise aussi des performances, des photographies et des dessins. Chez lui, le corps est central autant dans sa pratique artistique que dans son quotidien, puisqu'il est également masseur et enseigne le Qi Gong.

À l'ar[T]senal, il présente un ensemble de dessins montrant des formes hybrides à la fois animales, humaines et végétales. Toujours réalisés à taille humaine - échelle du corps qui s'impose à lui - ils font partie d'une série appelée *Human Profil* (profil humain) qui déclinent différents types de chimères sorties tout droit de son imaginaire.

Ses dessins mettent en évidence la porosité des organismes et les flux énergétiques qui relient les figures entre elles et invitent au vertige entre microcosme et macrocosme, dissolution et recréation de l'être. *Human Profil* propose une lecture positive d'un monde bionique pacifié entre l'organique et le numérique. Une image optimiste, où l'humain ne serait plus coupable des défauts de ce monde, mais constituant parmi d'autres d'un monde sans hiérarchie des vivants.

Marc Donnadieu décrit ainsi en 2009 : « L'être humain selon Olivier Goulet s'énonce paradoxal et duel, organique et presque planétaire, corps autant que corpuscules, infiniment petit et infiniment grand, flou et désordonné autant que précis et organisé, à l'instar de l'ADN, des atomes ou de l'organisation du cosmos. »

Human Profil n° 17 - Macrozoïde XO, 2011
Crayon et aquarelle sur papier
220 x 150 cm
Courtesy et crédit de l'artiste

AMÉLIE LAINÉ

Originaire de Dreux, née en 1980, Amélie Lainé est diplômée d'un Master d'art plastique à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Après ses études, elle revient s'installer dans la région afin de retrouver l'espace nécessaire à son travail.

Elle pratique la photographie et aborde au travers d'elle, différents aspects de notre actualité et des problèmes de notre société. Ses images montrent des lieux désertés par les humains, des paysages ravagés par des tsunamis, des fonds marins recouverts de plastiques, des gouffres vertigineux et autres catastrophes naturelles.

Amélie Lainé fabrique ces paysages. De A à Z, elle crée les maquettes, des décors faits de cartons et de papiers mâchés qui serviront à mettre en scène l'une de ses visions sur une situation passée dans les médias. Les éléments des décors sont réutilisables, recyclés d'une scène à une autre. L'objet n'est pas important en soit, il vient nourrir une idée, un récit.

Quand l'artiste travaille, elle explique qu'elle a d'abord une image mentale très précise du monde qu'elle souhaite matérialiser afin de nous la donner à voir et c'est grâce au cadre photographique qu'elle nous dévoile son point de vue particulier.

Pour l'ar[T]senal, Amélie présente une installation qui nous donne accès à l'envers du décor. Elle dévoile son travail de fabrication de l'image, la mise en scène de ses objets. Si d'habitude nous n'avons jamais accès à la maquette mais uniquement à sa reproduction photographique, Amélie Lainé nous laisse ici la possibilité de se laisser porter par le décor, par les couleurs, les matières, d'y choisir un point de vue et de laisser libre cours à nos interprétations. C'est peut-être aussi une façon de laisser le spectateur venir se confronter à ce monde et d'y reprendre place.

Vue d'atelier Amélie Lainé
Décor peint en pâte, papier mâché et matériaux de récupération
Crédit photo Cloé Beaugrand





THOMAS MAILAENDER

Né en 1979 à Marseille, Thomas Mailaender vit et travaille entre Marseille, Paris et Saint-Victor-de-Buthon (28).

Son travail a fait l'objet d'expositions dans diverses institutions en France et à l'étranger dont au Foto Museum à Anvers, au musée Tinguely à Bâle, à la Tate Modern et au V&A Museum à Londres. Parallèlement à ses activités de plasticien, il monte une collection intitulée *The Fun Archaeology* où il glane et répertorie les images issues de la contre-culture au sens large du terme. Cette fameuse banque d'images vernaculaires - qu'il aime appeler les « images de rien » - est la matière même de sa production. Issu de la génération internet, il se positionne en archéologue du quotidien. Il les archive, les confronte entre elles puis les intègre, les imprime, les fait apparaître sur de multiples supports. Cuir animal, peau humaine, fragments de murs, cailloux sont autant de medium qu'il utilise pour donner une matière à ses images, qui habituellement se retrouvent en flux immatériel et constant sur le net.

Pratique de décontextualisation ou même de recontextualisation, le travail de Thomas Mailaender crée le décalage avec un monde numérique ultrarapide. Il permet à ses « images de rien » d'avoir leur propre matière. Il les fait exister et même devenir un sujet à part entière. Une fois exfiltrés du flux incessant, chacun peut tenter de les identifier et les apprécier.

Détail de *Papier Mâché 13*, 2020

Papier fait main fabriqué par Jean Pierre Gouy, artisan Français

Déchets et technique mixte

52 x 66 cm

Courtesy et crédit de l'artiste

À l'ar[T]senal, Thomas Mailaender présente une série commencée fin 2019, appelée *Papiers mâchés*. Pour les réaliser, Thomas Mailaender s'est associé à Jean-Pierre Gouy, artisan papetier spécialisé dans la fabrication de papiers anciens. Au début de sa relation avec Gouy, l'artisan ne croit pas au projet et déconseille à l'artiste de se lancer dans l'opération. Au fur et à mesure des expériences, celui-ci adhèrera tout à fait au dispositif. Thomas Mailaender apprécie tout particulièrement le travail en partenariat avec d'autres métiers. Il aime surpasser les techniques et créer des ponts entre les métiers.

Pour cette série, il produit des feuilles de papier en insérant des objets compressés à des éléments photographiques insolés ou imprimés provenant de sa *Fun Archaeology*. Ainsi se côtoient sans hiérarchie : cannettes, bouteilles plastiques, emballages, journaux, images empruntées sur internet, albums de famille, etc. Ici, Thomas Mailaender renvoie à l'image d'Épinal du papier agrémenté de fleurs séchées que nous utilisons pour souhaiter nos vœux. Ensemencés ainsi d'images et d'emballages, les *Papiers mâchés* ne sont de ce fait plus du tout nostalgiques et donnent à voir un saisissant mélange des genres qui lui permet de dénoncer la sacralisation de la photographie dans son histoire autant que la pollution visuelle ou environnementale.

SYLVIE MAZEREAU

Née à Paris, en 1963, Sylvie Mazereau vit et travaille à la Madeleine-Bouvet (61). Elle enseigne les arts plastiques en lycée. Après avoir obtenu une Maîtrise en arts plastiques à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, elle cherche un espace plus vaste pour s'exprimer et décide de s'installer dans le Perche pour se consacrer à sa pratique artistique en simultané avec sa pratique de l'équitation.

Au début, elle s'attache à ne pas créer de distance entre ses deux univers. Elle est d'ailleurs reconnue pour ses peintures équestres, mais choisit peu à peu de s'en éloigner au profit d'autres sujets comme notamment celui des paysages de son territoire. Peintre et sculpteur, elle aime associer à sa peinture des éléments issus de ses trouvailles et archives, dentelles, perles etc. Son travail a fait l'objet d'expositions en France à la Galerie In Situ à Nogent-le-Rotrou, au Haras National de Lamballe, à La Halle aux Toiles à Alençon et au Musée de Chantilly. Elle est soutenue par la Galerie Bénédicte Giniaux à Bergerac.

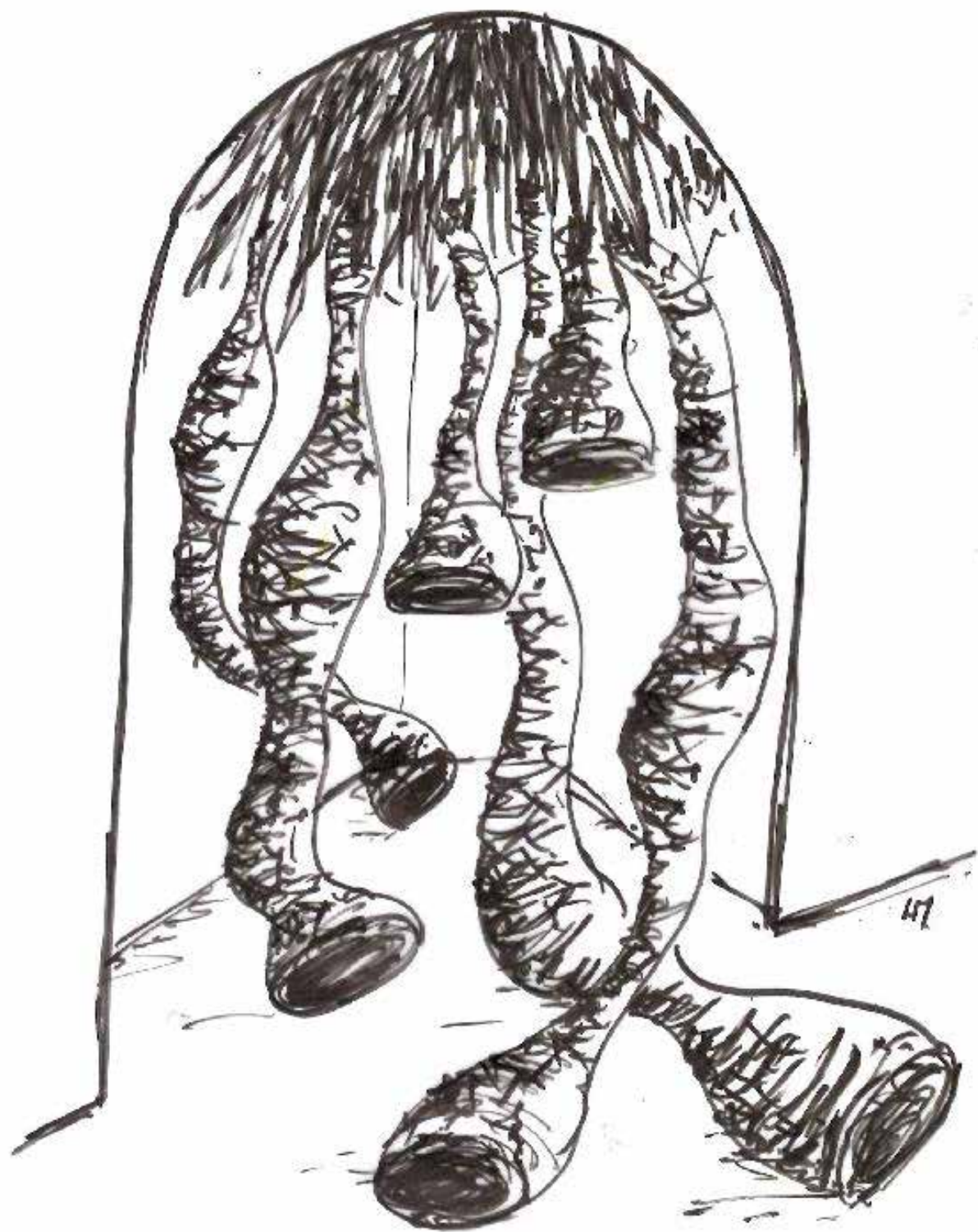
Il y a cinq ans, au bénéfice d'une exposition dénonçant les changements climatiques, elle réalise sa première sculpture longiligne qu'elle nommera Tour de Babel et depuis se consacre pleinement à cette imagerie..

Elle la décline sous forme de tour ou de planète semblant à un récit de science-fiction. Ses sculptures, sortes de familistères constituées de multiples maisons réalisées en argile figurent la narration d'un lieu commun futuriste où l'humain n'aurait plus d'autres choix que celui de cohabiter en hauteur, pour permettre la survie de son espèce au-delà de la montée des eaux.

En cherchant à élever l'humanité toujours plus haut - en vain ? - l'artiste convoque l'ensemble des scénarios les plus pessimistes en matière de catastrophe naturelle. En nous proposant cette vision futuriste, son Œuvre nous interroge sur notre relation à l'environnement et ses mutations et tend à nous rendre conscient de la réalité pour éviter le phénomène Tour de Babel et plus largement, les effets d'une crise planétaire.

Détail de *COP 201*, 2017
Mousse polyuréthane et argile
141 x 30 cm
Courtesy et crédit de l'artiste





LAURENCE MONTCEAU

Laurence Montceau née en 1970 a grandi sur les bords de Loire et a fait étape dans le Pas-de-Calais avant de s'installer à Chartres il y a une vingtaine d'années. Paysagiste concepteur de formation et artiste, elle aime faire dialoguer art, nature et paysage. Influencée par des artistes du mouvement *Land Art* ou d'*Art environnemental*, elle a une pratique de peinture et d'installation à partir d'éléments naturels.

Les paysages des friches industrielles et minières des Hauts-de-France ont marqué son parcours. Arpentant ces friches pour œuvrer à leur réhabilitation, elle est fascinée par le processus de renaissance de la nature. Arrivée sur le territoire beauceron, elle s'intéresse à ce qu'offre généreusement sa terre d'adoption. Pour cette installation, en lien avec un agriculteur local, elle puise sa matière dans les champs de *Miscanthus* (graminée vivace produite comme biocombustible).

Depuis 2009, elle expose son travail dans divers lieux de la région et participe à des résidences de création en milieu naturel : dans le marais des Rinceaux à Molineuf (41), à la ferme de la Basse-Cour à Arnouville (28) dans le cadre du festival « *Prise de Terre* », dans la vallée de la Conie (28) pour le *Sacval*, etc.

Réalisée pour la première fois lors d'une résidence en 2016 à la ferme de la Basse-Cour d'Arnouville, l'oeuvre *Arbofil*, avait été pensée pour l'extérieur, avec des végétaux récoltés sur le site dans le bois de la ferme.

Dans cette version «extra», les protubérances en vannerie connectées aux arbres, permettent de créer un lien entre l'arbre et l'humain. Ce dernier peut venir investir la structure avec son corps, comme récepteur à l'extrémité de l'appendice en prolongement naturel de l'installation. Ici, la motivation est bien celle de sensibiliser à l'énergie des arbres autant que d'insuffler chez chacun une nouvelle expérience du paysage et de la nature.

Réactivée en situation «intra» à l'ar[T]senal, cette installation pensée pour créer un lien direct avec la nature est ici volontairement décontextualisée, mais tout autant convaincante. L'idée aurait pu être d'arracher à la nature un arbre pour l'installer dans l'espace d'exposition et ainsi simuler sa splendeur. Le choix a été de ne pas jouer un décor où une fois de plus l'humain aurait agi sur la nature, mais plutôt celui de mettre en lumière le travail/la technicité propre à l'artiste et ainsi citer l'environnement dans lequel elle s'exerce habituellement. Il n'est pas impossible qu'à l'issue de l'exposition les pièces soient rendues à la nature et visibles en extérieur, pour poursuivre le cours de leur vie organique, comme souvent dans son travail.

Croquis préparatoire de l'installation *Arbofil2* de Laurence Montceau

JOSÉPHA PAUL

Née à Dreux en 1969, elle vit à Bizou (61) et travaille à La Loupe (28)

Josépha Paul, après l'obtention de son diplôme à Orléans « Agrosociétés, Environnement, Territoires, Paysages, Forêt », part faire un tour du monde pour aller à la rencontre des forêts qui peuplent la terre et observer la façon dont elles sont considérées et gérées par l'homme.

Ce voyage agit sur elle comme un électrochoc, c'est une expérience à la fois magique et douloureuse. Si la beauté des paysages rencontrés est éblouissante, il est difficile de ne pas y voir l'impact souvent dramatique de l'humain. Déforestation, mal-forestation, exploitation, expropriation, pollution font désormais partie du champ lexical de la forêt.

À son retour, elle travaille quelques années en tant qu'experte pour le conseil de la gestion et de la protection des forêts du Perche, mais, confrontée à une industrialisation de plus en plus importante et rapide, elle cherche une façon plus juste de partager son expérience et sa vision politique du monde. Elle intervient alors dans des colloques, aux côtés d'artistes, de scientifiques, de philosophes et de sociologues et se lance petit à petit dans des interventions urbaines artistiques *in situ*.

Ses interventions prennent le plus souvent la forme de performances faisant références aux actions menées sur le terrain par les *Zadistes* ou à des installations pérennes dans l'espace public mettant en scène la nature dans sa confrontation avec l'humain.

Pour l'ar[T]senal, Josépha Paul a investi la place Mésirard, l'espace avait été laissé vacant depuis l'ouverture du Centre d'art en 2012, afin d'y favoriser le passage et d'y réintroduire la vie. L'artiste a planté onze arbres pleins de promesses, gages d'un futur meilleur. Cependant ces arbres sensés apporter de l'ombre et de la fraîcheur aux passants, de l'oxygène aux vivants, sont circonscrits dans des bacs en béton qui les empêchent de grandir. Cette promesse ne serait donc qu'une illusion ? Une façon pour l'artiste de nous mettre face à nos propres comportements, à nos responsabilités et nos contradictions en ces temps d'urgence climatique. Elle nous interpelle, nous rappelle que ce sont nos modes de vie et de productions qui en sont la cause. Que nous avons précipité notre planète dans ce qu'elle considère être, avec d'autres, plus un événement-limite qu'une époque, celui du Capitalocène. Au-delà des petites astuces qu'on prône pour polluer moins, il nous faut, selon elle, plus essentiellement, repenser notre place avec précaution et courage, pour redonner à la Nature la sienne.

Vue de l'installation *Promesse*, 2019
Arbres, béton

Dimensions variables

Courtesy de l'artiste - Crédit photo *L'Écho Républicain*





LOUISA RADDATZ

Née en 1990 à Mainz en Allemagne, Louisa Raddatz est diplômée de l'École supérieure d'art des Pyrénées. Elle vit et travaille en France depuis 2004 et à Saint-Rémy-sur-Avre depuis 2019. Son travail se situe principalement autour de la mémoire collective et personnelle, la fiction et l'autobiographie, la matière, l'espace et le temps. Son « rituel » de création : le tri, le classement, l'assemblage, l'ajout, l'accumulation, l'envahissement, la répétition, l'unification et enfin, le vécu. Proche de la nature, Louisa Raddatz place l'environnement et ses habitants au cœur de sa pratique artistique. Ces matières de création, principalement organiques, sont choisies dans le but de les recycler et leur offrir une nouvelle vie.

Dès l'entrée du Centre d'art, l'installation *L'envol obscur*, constituée de matières organiques préalablement glanées, triées, classées et enduites dans du latex noirci – comme pour les conserver, les fixer dans le temps – fait directement référence aux phénomènes de marées noires qui sévissent à travers les océans. Ici, elle dénonce cette réalité, autant qu'elle rend la matière organique éternelle par un procédé de fixation et de conservation.

Avec *Chaîne génétique*, il s'agit pour l'artiste d'inviter le public à se couper une mèche de cheveux, qu'il place ensuite dans un gobelet. Par ce geste il permet de nourrir l'œuvre, de la faire grandir. Certaines mèches sont encadrées et accrochées au mur comme un objet de collection. Cette recherche anthropologique autour de l'identité humaine permet de constituer une archive de personnes ayant vu son œuvre. Il s'agit là de conserver des morceaux d'humanité, si un jour celle-ci venait à disparaître. Les cheveux, capables de donner la structure moléculaire de l'ADN de chacun d'entre nous, sont pour Louisa Raddatz un livre ouvert sur les cultures et les civilisations qui leur attribuent - selon les époques et les géographies - certains pouvoirs magiques.

Les dessins *Métamorphoses* présents à l'étage de l'ar[T]senal font, depuis 2016, partie intégrante de son travail. Inspirée par les *Flipbook*, elle décide de réaliser une série de dessins sans se limiter dans sa production. À travers eux, elle évoque les notions d'évolution, d'hybridation et d'infini. À ce jour, il existe plus d'une centaine de ces dessins dont une dizaine est visible dans l'exposition.

Détail de l'installation *L'envol obscur*
Matières végétale, latex, acrylique noire
Dimension variable
Courtesy de l'artiste - Crédit photo Cloé Beaugrand

CLAIRE-LISE THIRIET

Née en 1965, Claire-Lise Thiriet vit et travaille à Soindres et à la Roche-Guyon où elle est peintre et céramiste. Elle a grandi à Port-Villez, une petite commune des Yvelines, non loin de Giverny et où les paysages sont sources d'inspiration.

Sa maison d'enfance est entourée d'une colline et de la Seine qui passe à proximité. Son jardin boisé abrite des bouleaux. Ces arbres sont au cœur de la vie de la famille. Lorsque sa mère, sculptrice, redessiner les plans de la maison, elle intégrera les bouleaux à l'architecture afin de les préserver.

Ce n'est pas étonnant si les éléments naturels, les arbres et les bouleaux en particulier, sont au cœur du travail de Claire-Lise Thiriet. Mais ce n'est pas son choix. Les formes, les couleurs, les textures, la lumière et les saisons se sont imposées d'elles-mêmes. Ce n'est que tardivement qu'elle prend conscience que son cadre de vie, depuis l'enfance et jusqu'à aujourd'hui, a marqué son imaginaire et l'inspire dans sa pratique.

Elle commence très tôt à travailler et choisit le domaine de la décoration de luxe qui lui permet d'aiguiser son regard, de maîtriser les couleurs et les matières ainsi que leur mise en espace. Elle développe alors rapidement une sensibilité pour l'art pictural.

Pour l'ar[T]senal, elle présente une série de troncs de bouleau réalisés en céramique, ainsi que des moulages et empreintes d'herbes sauvages. L'artiste aborde le bouleau de manière symbolique. Au-delà de sa beauté intrinsèque, l'écorce est la peau de l'arbre, elle le protège et elle est le témoin du temps qui passe. Ce temps qui nous façonne est très important pour elle. Chacun des objets qu'elle fabrique nous le raconte.

Claire-Lise s'attache à nous signifier les éléments de la nature que nous ne voyons plus. Sa résistance malgré les saisons ou les produits chimiques. À travers sa série d'empreintes, elle témoigne de ces grandes tiges qui bordent nos champs. Ces fameuses plantes, porteuses de graines se tiennent fièrement debout et ne demandent qu'un coup de vent pour semer les nouvelles générations.

Détail de la série *Bouleau* 2005-2020
Céramique
Dimension variable
Courtesy et crédits de l'artiste





BENOÎT VIET

Benoît Viet est né à Dreux en 1977. Il vit et travaille à Chaudon. C'est à l'occasion d'un voyage en Nouvelle-Zélande que Benoît Viet, graphiste de formation, en découvrant l'artisanat local, ressent le besoin de travailler de ses mains. Il se forme alors à la poterie et à la cuisson « Raku », technique utilisée autrefois lors de la Cérémonie du Thé au Japon.

Depuis, sa pratique se nourrit de chacun de ses voyages : Nouvelle-Zélande, Inde, Népal, Maroc, etc. Il s'imprègne de techniques, couleurs, formes ou motifs rencontrés en chemin. On retrouvera sur ses boîtes, des mantras gravés ou des empreintes de motifs réalisées aux tampons de bois.

Les objets fabriqués par Benoît Viet prennent le plus souvent l'apparence de boîtes. Elles sont le résultat de ses expérimentations en atelier. Plus qu'utilitaires elles ont une portée symbolique pour lui. Parfois elles peuvent se sceller pendant la cuisson et apparaître ainsi, encore plus mystérieuses.

Pour l'artiste, la forme de l'objet n'est qu'un prétexte à l'usage de la matière souvent extraite de la nature. Une nature qu'il respecte, à qui il rend

hommage dans son travail comme dans sa vie et dont il tient à marquer sa reconnaissance en lui rendant parfois certains objets. Le sol de son jardin est ainsi peuplé de sculptures en terre qu'il voit, avec le temps, être reconquis par la mousse, les végétaux et la terre elle-même.

Benoît fait partie de l'une des plus anciennes familles du village. Petit, il allait jouer sur le site de l'ancienne briqueterie. Il a été marqué par la couleur des sols teintés par la poussière d'argile rouge. Non loin de ce site, se trouve une coupe géologique dont était extraite l'argile utilisée par l'usine. Cette coupe unique en Europe raconte plus de 100 000 ans d'histoire climatique et comporte encore des vestiges archéologiques. C'est en partant sur les traces de ces souvenirs que l'artiste a pu retrouver un filon d'argile provenant de cette coupe.

Lors de l'exposition, Benoît Viet est invité à nous transmettre, un ensemble de recherches et d'expérimentations réalisées à partir de ce filon, de ses revêtements naturels (émaux) et de ses cuissons, jusqu'à peut-être l'aboutissement de nouvelles formes.

Vue de l'atelier et du projet en cours *Voyage en terre locale*
Crédit photo Benoît Viet

ESTELLE VINCENT

Née en 1972, Estelle Vincent vit et travaille à Saint-Ange et Torcay. Déjà aux Beaux-Arts de Nantes, elle se fascine pour le portrait qui aujourd'hui est toujours au cœur de sa pratique. En 2019, elle porte le parcours d'art contemporain *l'Art pèlerin* avec Johara Escourrou et l'association Arts et Clochers, au cœur de l'Agglo du Pays de Dreux.

Elle présente à l'ar[T]senal une série de portraits débutée en 2013, pour une exposition à la mairie de Champhol. La façade du lieu arbore en lettres blanches la *Déclaration des droits de l'homme*, texte fondamental, universel que l'artiste complète par la déclaration plus intime, « J'ai le droit de ... » recueillie auprès de chaque personne avec qui elle travaille.

Pour l'artiste, aborder la question du portrait c'est aborder la question de l'identité et plus encore de l'altérité. Qui sommes-nous ? Mais surtout qui es-tu, toi, au-delà de ce masque, de ce visage ?

Les portraits d'Estelle Vincent sont à lire en deux temps. La rencontre se fait au premier plan avec la découverte du visage. Première relation avec

l'œuvre de l'artiste, mais aussi premier regard sur le protagoniste peint. Celui-ci est serein, les yeux fermés, comme en pleine méditation. Il nous donne à voir son apparence. Pourtant, ses yeux fermés lui donnent une apparence mystique et nous montrent peu à peu le chemin en direction de son « moi intérieur ». Au second plan, on découvre une phrase écrite en transparence « J'ai le droit de... ». Cette phrase nous bouscule dans notre méditation et vient résonner en nous comme un manifeste.

« Il y a dans le choix des phrases de chacun, l'expression de quelque chose d'essentiel. Comme un cri contenu, une revendication, J'ai le droit... résonne comme un droit vital qui jamais ne doit être réprimé. »

À l'origine, Estelle Vincent choisissait de représenter ses proches, mais la série s'enrichit maintenant au gré de ses rencontres. En s'accumulant les uns aux autres, ces portraits incarnent le droit qu'ils portent et deviennent une représentation universelle de ce que nous sommes, de ce que nous avons à défendre ou à réaffirmer pour ne rien perdre de notre humanité, si ce n'est de notre espèce.



Sélection d'œuvres issues de la série *J'ai le droit*, 2013-2020

Huile sur toile

Dimension variable

Courtesy de l'artiste – Crédit photo Cloé Beaugrand

REMERCIEMENTS

Cet ouvrage est une réalisation de la ville de Dreux. Il est publié à l'occasion de l'exposition *Les champs des possibles* présentée à l'ar[T]senal, Centre d'art contemporain départemental d'Eure-et-Loir à Dreux du 4 avril au 1^{er} novembre 2020.

Cette exposition a été réalisée par le Service art contemporain de la ville de Dreux.

Elle a reçu le soutien de la ville de Dreux, de l'État à travers la Direction Régionale des Affaires culturelles Centre-Val de Loire et de la Région Centre-Val de Loire.

COMMISSARIAT D'EXPOSITION :

Lucile Hitier, Directrice du Centre d'art contemporain l'ar[T]senal. Cheffe du service art contemporain, assistée de Cloé Beaugrand, chargée de mission art contemporain, ville de Dreux.

RÉGIE & SCENOGRAPHIE :

Cloé Beaugrand, Lucile Hitier et Mélanie Robiolle

TECHNIQUE :

Christophe Daniel et son équipe Vincent Poireau et l'entreprise Stéphane Goupy

ACCUEIL DES PUBLICS :

Stéphane Auvard, Clémence Hugnet et Louisa Raddatz

CONCEPTION MÉDIATION :

Clémence Hugnet, Louisa Raddatz et Mélanie Robiolle

COMMUNICATION :

Julie Malherbe, Julie Cassiau, Cécile Ménager et Virginie Ruffin

CONCEPTION GRAPHIQUE et ÉDITION :

Patricia Nino

TEXTES :

Paul Ardenne, Cloé Beaugrand, Lucile Hitier et Mélanie Robiolle

Nous adressons nos remerciements aux artistes participants :

Martine Acquaviva, Joël Auxenfans, Cloé Beaugrand, Émilie Benoist, Olivier Bernacchi, Benjamin Blaquart, Camade, Cirrus, Catherine Gillet, GoodStein, Olivier Goulet, Amélie Lainé, Thomas Mailaender, Sylvie Mazereau, Laurence Montceau, Louisa Raddatz, Claire-Lise Thiriet, Benoît Viet et Estelle Vincent et à nos partenaires, la Drac Centre-Val de Loire, la Région Centre-Val de Loire à travers la saison « Nouvelles Renaissances », l'association COAL à travers la saison « VIVANT » et l'Office de Tourisme de Dreux et du Pays Drouais à travers la saison « Parcs et Jardins ».

Nous adressons des remerciements particuliers à Paul Ardenne, Cyril Dion et Frédérique Massot pour leur expertise sur la thématique et Françoise Cousin pour ses relectures et son soutien amical constant.

Mais également, Richard Bozon, Directeur général des services de la ville de Dreux, Anne Houdebert, Directrice du pôle services à la population et Xavier Sens, Directeur des Affaires Culturelles de la ville de Dreux, que nous remercions pour leur confiance, associés à François Raffin, Chantal Delatre, Isabelle Dumont, et Judith Rouland pour leur soutien administratif.

L'ar[T]senal participe au programme de la saison VIVANT porté par le Prix COAL.

Depuis 2010, le Prix COAL mobilise les artistes sur les grands enjeux sociétaux et environnementaux contemporains et participe à l'émergence d'une nouvelle culture du changement. Chaque année, il met à l'honneur dix projets en lien avec les enjeux environnementaux, sélectionnés dans le cadre d'un appel à projet international par un jury de personnalités de l'art et de l'écologie faisant autorité.

VIVANT, une saison culturelle pour la Biodiversité, est une manifestation culturelle exceptionnelle qui se déroule de mars à octobre 2020 à l'occasion du Congrès mondial de la nature de l'UICN 2020 et en perspective de la 15^e conférence des parties (COP) à la Convention pour la Diversité Biologique (Chine, octobre 2020), pour mobiliser l'opinion et la sphère publique sur les enjeux de biodiversité.

Organisé tous les quatre ans, le Congrès mondial de la nature de l'UICN rassemble plusieurs milliers de leaders et décideurs issus de gouvernements, de la société civile, des peuples autochtones, du monde des affaires et du milieu universitaire, dans le but de préserver l'environnement et d'utiliser les solutions que la nature apporte pour relever les défis actuels de notre planète.

Le prochain Congrès mondial de l'UICN a lieu en 2020, pour la première fois en France, à Marseille. Après les Accords de Paris, il constitue une nouvelle étape décisive pour accélérer les politiques publiques françaises et la sensibilisation des citoyens en faveur de la préservation de la nature et de la biodiversité.

La sixième extinction de masse qui menace la diversité du vivant touche aussi bien les espèces que les écosystèmes. En France, à l'heure actuelle, 18 % des espèces, soit près d'une espèce sur cinq, sont d'ores et déjà considérées comme éteintes ou menacées.

Les artistes et les créateurs ont le pouvoir de partager une expérience sensible des questions écologiques et contribuer ainsi à une prise de conscience profonde, seul véritable moteur de l'action à l'échelle individuelle et collective.

L'ONU a officiellement reconnu le lien direct entre la culture et les trois piliers du développement durable (économique, social et environnemental), tout en confirmant que la culture est à la fois un catalyseur et un moteur du développement durable.

Aujourd'hui, les acteurs de conservation de la nature se tournent vers la culture pour compléter leurs missions. VIVANT veut valoriser et stimuler leurs actions, en portant sous une bannière commune, auprès du grand public et des acteurs politiques, une multiplicité de regards, créatifs et innovants, qui sont autant de manières d'appréhender la préservation de la biodiversité.

Joan Pronnier,

Cheffe de projet – saison VIVANT

CRÉDITS

Légende des œuvres et crédits photographiques par ordre d'apparition :

Émilie Benoist, Détail de l'installation *Terre à terre*, 2020 - Courtesy de l'artiste et Crédit de l'artiste

Benjamin Blaquart, *Xenomorphe*, 2018 - Courtesy de l'artiste et Crédit de l'artiste

Photo de paysage - Crédit : Laurence Montceau

Une vue de l'ar[T]senal – Crédit de la ville de Dreux

Martine Acquaviva, Détail de l'installation *La part de l'ombre*, 2017 - Courtesy de l'artiste et Crédit : Frédéric Moisan

Joël Auxenfans, Les Haies, vue d'installation à l'Éco-musée du Perche - Courtesy de l'artiste et Crédit : David Commenchal

Émilie Benoist - Détail de *Terre à terre*, 2020 – Courtesy et Crédit de l'artiste

Benjamin Blaquart, *Xénomorphe*, 2018 - Courtesy et Crédit de l'artiste

Olivier Bernacchi, Détail d'une œuvre de la sélection de la série *Sans-titre*, 2011-2020 - Courtesy et Crédit de l'artiste

Camade & GoodStein, vue d'atelier - projet *Reliquaire* - Crédit : Cloé Beaugrand

Cirrus, Détail de l'œuvre *Bouleau*, 2017 - Courtesy et Crédit de l'artiste

Catherine Gillet, Sélection d'une œuvre de la série *Pérégrination 1*, 2019 - Courtesy et Crédit de l'artiste

Olivier Goulet, *Human Profil n°17* - Courtesy et Crédit de l'artiste

Amélie Lainé, vue d'atelier - Crédit : Cloé Beaugrand

Thomas Mailaender, Détail de *Papier Mâché 13*, 2020 - Courtesy et Crédit de l'artiste

Sylvie Mazereau, Détail de *COP 201*, 2017 - Courtesy et Crédit de l'artiste

Croquis préparatoire de l'installation *Arbofil2* de Laurence Montceau

Josépha Paul, Vue de l'installation *Promesse*, 2019 - Courtesy de l'artiste et Crédit : *L'Écho Républicain*

Louisa Raddatz, Détail de l'installation *L'envol Obscur* - Courtesy de l'artiste et Crédit : Cloé Beaugrand

Claire-Lise Thiriet, Détail de la série *Bouleau*, 2005-2020 - Courtesy et Crédits de l'artiste

Vues de l'atelier et du projet en cours *Voyage en terre locale*, Crédit : Cloé Beaugrand & Benoit Viet

Estelle Vincent, Sélection d'œuvres issues de la série *J'ai le droit*, 2013-2020 - Courtesy de l'artiste et Crédit : Cloé Beaugrand

Vue du filon du bois de Chaudon – Crédit : Benoît Viet

Cirrus, Détail de *Nid N°2*, 2011, Courtesy et crédit de l'artiste

